

# Avoir été Charlie

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Être placé devant **Oncle Bernard – L’anti-leçon d’économie**, c’est avoir les impressions mélangées de la reconnaissance et du choc. Reconnaissance d’abord, d’entendre une parole libre et brillante démolir en un tournemain les dogmes et les slogans les plus rebattus de l’idéologie néolibérale. Choc ensuite de savoir ce que l’existence de cette « anti-leçon d’économie » peut devoir à ce fatal jour de janvier 2015 où deux justiciers d’Allah sont entrés dans la salle de rédaction de *Charlie Hebdo* pour tirer à bout portant sur une vingtaine de personnes, parvenant à en tuer 12. Économiste et chroniqueur pour la publication, Bernard Maris, alias Oncle Bernard, était du nombre.

Le but était, on le sait, de punir une poignée de dessinateurs ayant commis le suprême outrage de passer l’Islam et son prophète sous le filtre de l’humour bête et méchant. *Antimanuel d’économie, Lettre ouverte aux gourous de l’économie qui nous prennent pour des imbéciles, Petits Principes de langue de bois économique, Ah Dieu! que la guerre économique est jolie!*: les titres de ses livres suggèrent que ça ne devait pas être parmi les fous du Dieu de la Bible ou du Coran qu’il devait apparaître comme un homme à abattre.

Maris n’aura pourtant eu de cesse de relever le « côté religieux » de l’économie, cette discipline aux allures de science qu’il avait étudiée et qu’il enseignait, se révoltant contre ce que les ténors du néolibéralisme en avaient fait : une idéologie portée par une langue de bois si délibérément compliquée que, compréhensible (et encore) à une minorité d’initiés,

elle dressait « un bouclier technique [dont le] but est qu’elle reste compliquée, incompréhensible [...] un outil du pouvoir ». Outil de domination pour les apôtres de ce qu’il appelait une « économie de rentiers » et sabir incompréhensible pour une majorité flouée pourtant enjointe à recevoir les sophismes néolibéraux du libre marché comme des vérités révélées.

« L’économie est une science quantitative qui est pourtant fondée sur des concepts inquantifiables. La confiance, par exemple, est une donnée purement qualitative. Ainsi en est-il de la transparence. Le discours économique promulgue la transparence alors qu’elle ne peut fonctionner sans l’opacité. Pour spéculer, il faut de l’incertitude, et cette opacité est organisée par les entreprises qui font des comptabilités croisées et créent des fonds cachés dans les paradis *offshore*... » Ce que l’on paraphrase ici devrait donner un peu le ton et la verve de réfutation de Bernard Maris que font entendre les courtes 80 minutes de cette anti-leçon, dont on s’étonne qu’elle fût filmée au mois de mars de l’an 2000 tant la langue de bois qu’elle contredit prospère encore. Crise des *subprimes* et de l’euro, application de régimes « austéritaires » à tous crins et un peu partout tels des virus aéroportés (desquels le Québec n’est pas épargné) : il s’en est passé des choses depuis cette entrevue qui date de 15 ans. Et pourtant, la rhétorique vilipendée par Bernard Maris est encore la norme et n’a pas plus changé que les charges que l’économiste dissident lui adresse n’ont perdu de leur pertinence. Même que, hélas, elles auraient pris du bon, comme le vin dans la cave.

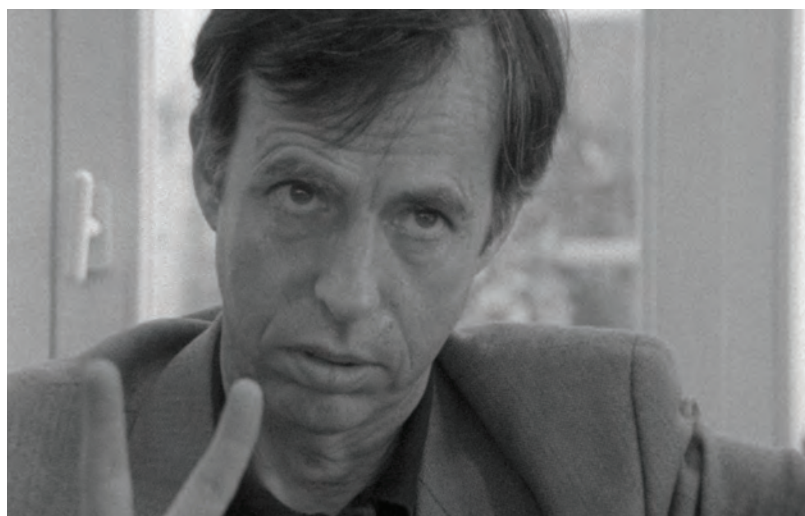
Et cette cave, ce sont les chutes de **L’Encerclement – La démocratie dans les rets du néolibéralisme**, documentaire séminal que Richard Brouillette n’a achevé qu’en 2008 (on a déjà dit le bien que l’on en pense<sup>1</sup>). En effet, **Oncle Bernard – L’anti-leçon d’économie** est un peu ce que **Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures** (2001) est à **Shoah** (1985) de Claude Lanzmann ou ce que **Muriel Leflerle** (1999) est à **Délits flagrants** (1994) de Raymond Depardon : la révélation et le partage, dans les premiers, d’une partie de ce que le montage des seconds avait contraint de laisser dans les chutes — mais qui appelait à devenir film à part entière.

Le monde de l’édition connaît depuis longtemps cette promotion de la chute, de la variante et du jet préparatoire au statut de document tenant lieu d’œuvre inédite, dont les meilleurs exemples révèlent un caractère étonnamment vivant tout en nous faisant pénétrer dans l’atelier d’une œuvre en gestation. Ainsi en est-il de cette leçon où c’est un peu dans l’arrière-scène de **L’Encerclement...** que nous entrons.

« [Pendant le tournage,] j’arrivais avec des questions préparées et il me suffisait souvent d’en poser une pour [que mes intervenants] se lancent pour tout le temps de la bobine », nous confiait Richard Brouillette à l’époque<sup>2</sup>. Questions brèves, constatera-t-on dans **Oncle**

1. GRAVEL, Jean-Philippe. Entretien avec Richard Brouillette, *Ciné-Bulles*, vol. 27 n° 2, printemps 2009, p. 6-11. (article accessible sur erudit.org)

2. *Ibid.*, p. 8.



**Bernard...**, où Brouillette, hors-champ, n'a qu'à énoncer un thème, une idée reçue ou une figure de rhétorique économique pour que Maris se lance jusqu'à ce que le magasin de pellicule se vide, la prise de son prolongeant parfois de quelques minutes ses inspirées vituérations sur fond d'écran noir.

Tout laisse penser ici que Brouillette s'est contenté de faire un bout à bout du matériel amassé au cours de l'entrevue, digressions et ratés inclus, des *claps* qui ouvrent les prises à l'expiration de la pellicule, puis du son. Et c'est très bien ainsi, car rarement matière aussi brute n'a paru se charger d'un tel poids quand on sait comment l'histoire s'est finie. Parce qu'à l'anti-leçon de Bernard, en soi passionnante, s'ajoutent toutes les scories et interruptions qui deviennent ici manifestations exacerbées de la vie dans ce qu'elle a d'impromptu et d'incontrôlable. Les tirades de Maris qui dévient à cause d'une recharge de caméra, les rires gras d'un groupe à proximité (et hors champ) qui

menace de ruiner la prise (et obligent Maris à demander à répétition que l'on se taise), le bavardage d'avant les exposés où Maris s'étonne que Brouillette filme avec une « vraie » caméra (« un vieux machin! ») ou lui demande de saluer Normand Baillargeon de sa part (« quel type! »)... Sans compter le moment où — terrible, beau, absolument banal — le dessinateur Cabu discute le bout de gras et présente à Maris la couverture du dernier *Charlie Hebdo*, faisant réaliser que l'on est en train d'assister, par la bande, à une journée dans la vie des bureaux du journal.

Anti-leçon d'économie, le film de Brouillette se double d'une leçon de vie en conservant ces moments, ces chutes que leur caractère posthume charge soudain d'une valeur précieuse et indéfinissable. Comme si, à la fin du film de la vie et après, on devait comprendre qu'il n'y a pas de mauvaise prise, puisque c'est dans les interstices des chutes et ses accidents qu'elle s'exprime parfois le mieux. Il est peut-être encore temps d'en accuser

le coup avant de devenir posthume soi-même sans avoir été Charlie, n'en déplaise à d'autres slogans, aussi truqués que ceux de l'économie. Parce que Charlie, c'était lui et c'était eux, et pas nous. (Présentation initiale du film aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal en novembre avant une sortie en salle en janvier 2016)



Québec / 2016 / 79 min

**RÉAL., SCÉN., MONT. ET PROD.** Richard Brouillette **IMAGE** Michel Lamothe **SON** Simon Goulet **MUS.** Éric Morin **DIST.** Les Films du passeur